



PHILHARMONIE  
DE PARIS

SAMEDI 9 MAI 2015 ————— 20H30  
GRANDE SALLE

**Dianne Reeves**

*Broadway Swings*

PETER MARTIN, PIANO  
ROMERO LUMAMBO, GUITARE  
REGINALD VEAL, CONTREBASSE  
TERREON GULLY, BATTERIE

FIN DU CONCERT (SANS ENTRACTE) VERS 22H.



MAIRIE DE PARIS

**Deloitte**  
mécène de l'art de la voix

Le 21 février dernier, Dianne Reeves perdait son mentor, le trompettiste Clark Terry. Un apôtre de la belle humeur dans le jazz, un complice de Duke Ellington, Thelonious Monk ou Oscar Peterson, un artisan du *mumble* (d'irrésistibles grommellements chantés). C'est avec lui que la native de Detroit a (presque) tout appris (comme Miles Davis ou Quincy Jones plusieurs années avant elle). Quelques temps avant sa disparition, alors qu'il était déjà très faible, elle était allée lui rendre visite. L'occasion pour elle de lui faire une confidence : « *Je jouais avec vous lors d'un concert à Wichita, dans le Kansas, et j'étais en pleine improvisation, je multipliais les variations autour de la chanson. Vous vous êtes tourné vers moi et vous avez dit : 'Apprends la mélodie !' J'ai pris votre conseil à cœur et j'en ai appris des dizaines et des dizaines. Ces mots emplis de sagesse ont incroyablement influé sur ma carrière.* »

Depuis, Dianne Reeves est devenue l'une des plus grandes voix du jazz contemporain. La plus prestigieuse (et courue) des récompenses musicales aux États-Unis, le Grammy Award, elle en a cinq sur sa cheminée. Le dernier, elle est allée le récupérer en début d'année pour *Beautiful Life*, un disque où elle reprenait Marvin Gaye ou Bob Marley entourée de musiciens allant d'Esperanza Spalding à Robert Glasper. Une preuve parmi d'autres de l'aura qu'elle exerce sur la nouvelle génération du jazz US. Il faut dire que rares sont les chanteuses à avoir pu prétendre s'inscrire sur les traces d'une Betty Carter ou d'une Ella Fitzgerald. Dianne Reeves appartient à ce cercle très fermé. Et cette place de choix dans l'histoire de la note bleue, elle l'a gagnée grâce au fameux conseil de Clark Terry : en multipliant les versions intenses de chansons du *Great American Songbook*, la native de Detroit n'a eu de cesse de chercher sa liberté dans le cadre resserré d'une chanson. Un standard de Broadway vu et revu comme « Summertime », elle réussit à le transformer en un brasier spontané, un festival d'onomatopées bigarrées, un tremplin pour son incroyable tessiture.

Ce don, elle l'a au départ vécu comme un obstacle. C'est quand son père lui a offert deux disques de Sarah Vaughan, l'un avec Clifford Brown, l'autre avec Michel Legrand, qu'elle a compris comment elle pouvait tirer avantage (artistique) de cette voix funambule, aussi limpide que saturée. Et là où Dianne Reeves se trouve le mieux, ça reste la scène, un lieu qu'elle considère comme sacré. « *Je ne pense pas qu'il y ait un autre endroit où je sois aussi libre. Tout ce que je ressens, tout ce que je veux dire, je le fais sur scène* », affirme-t-elle. Et ce n'est pas un hasard si l'un de ses disques les plus impressionnants a été capté live en 1997 au New Morning à Paris. Avant d'embraser une série de standards comme « Body & Soul » ou « Love for Sale », elle débutait le concert par une chanson manifeste, « Endangered Species ». L'une de ses compositions qui commence par ces mots : « *I am a woman, I am an artist / And I know where my voice belongs* » (« je suis une femme, je suis une artiste / Et je sais à qui ma voix appartient »). Simples quand ils sont lus, ces mots deviennent incandescents quand ils vibrent dans les cordes vocales de Dianne Reeves. Comme toutes les autres chansons.

*Mathieu Durand*